

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 13

Artikel: Le dernier des Villaz : [suite]
Autor: Tissot, V.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188678>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

à l'ingrè, que remaôfàvont et que couilàvont à l'avi que lè dou coo passàvont. Ne sé pas se cliiâo bétions demaôdàvont ao bin se sè desont dâi gros mots ; mà tantiâ que fasont onna chetta dè caïons ; et lo iaiâ que vollie couiènâ l'autro, lâi fe :

— En foilà teusse qui barlent pon vrançais ; entendez-fous, Chan L'vi ?

— Vouï ! se repond lo vaudois, mais y z'ont bougrement l'accent allemand.

A nos charmantes lectrices.

Mesdames, vous mettez :

Le chaperon de la Force,
Le manteau du Courage,
La tunique de la Simplicité,
Le voile de l'Humanité,
La collerette de la Modestie,
La manchette de la Pureté,
La cravate du Dévouement,
La ceinture de la Piété,
Les gants de la Douceur,
Les chaussures du Zèle,
Le bracelet de l'Abnégation,
L'anneau de la Fidélité,
Les bijoux de la Patience,
L'éventail de l'Amabilité,
L'ombrelle de la Charité,
La montre de l'Exactitude,
La bourse de l'Aumône,
Le livre des saintes Pratiques,
Le bouquet des bonnes Résolutions.

Et ainsi parées, vous n'aurez point à redouter des ans l'irréparable outrage ; vous serez toujours belles et les plus aimées des épouses, des mères et des sœurs.

Le dernier des Villaz.

XI

La nuit tombait. Le ciel avait été couvert toute la journée, il n'y avait pas de coucher de soleil, et les bois, les montagnes se fondaient dans une teinte uniforme et grisâtre, triste à voir. Le château de Romont, debout sur sa colline, semblait s'être endormi avant l'heure accoutumée. Personne ne gravissait le chemin tortueux qui y conduit, pas une âme ne sortait de ses portes, et, sur les remparts, les soldats du comte étaient invisibles.

Les corbeaux seuls sillonnaient l'air en jetant des cris éperdus auxquels les grenouilles, cachées dans les roseaux, semblaient répondre par de plaintifs coassements. L'ombre devenait de plus en plus intense, et le silence augmentait avec elle. On n'entendait aucun bruit.

Tout à coup, le son d'une petite cloche, qui éparpillait dans la nuit ses notes doucement argentines, troubla cette paix solennelle.

C'était l'Angelus qu'on sonnait à la chapelle du château de Romont.

La cloche eut à peine achevé sa pieuse mélodie, qu'un moine, le capuchon relevé sur la tête, la figure masquée par une barbe épaisse, les reins ceints d'une courroie à laquelle était suspendu un chapelet, se présenta à la porte du château.

A sa vue, les gardes s'empressèrent de baisser le pont-levis et se retirèrent discrètement pour lui livrer

passage. Abimé, semblait-il, dans des méditations profondes, le religieux passa sans lever les yeux.

Le château devait lui être familier, car il entra sans adresser la parole à personne. Le majordome l'ayant aperçu, roula jusqu'à lui son ventre énorme et essava une révérence qui le fit craquer ; il introduisit le moine dans la salle de réception, et lui servit à boire et à manger.

Il lui demanda s'il tenait à voir le comte encore dans la soirée.

— Non répondit l'inconnu, je lui présenterai mes hommages demain, après avoir dit la messe. Je suis très fatigué ; j'arrive de Lausanne.

Le majordome alluma une chandelle de résine et conduisit le religieux dans la chambre destinée aux gens d'église qui demandaient l'hospitalité du comte.

Dès qu'il en eût franchi le seuil, le moine s'agenouilla sur le prie-Dieu dressé devant une petite statue de la Vierge, grossièrement sculptée dans une racine de buis.

Le majordome se retira doucement.

L'homme qui priait tendit l'oreille.

Comme il n'entendait plus rien, il se leva en poussant un soupir de satisfaction, éteignit la chandelle de résine, et s'approcha de la fenêtre.

La vue donnait sur la campagne : l'œil distinguait encore vaguement les méandres nombreux que la Glâne trace à travers les taillis et les forêts. Quelques étoiles brillaient dans le ciel comme des clous d'or sur un velours noir.

Le religieux ouvrit le guichet de la fenêtre et avança avec précaution sa tête encapuchonnée. Il regarda à droite et à gauche : tout était plongé dans le plus grand silence, pas une branche d'arbre ne bougeait, pas un cri de sentinelle ne frappait l'air : on se fût cru dans un château abandonné. Et ce qui prêtait d'autant plus à l'illusion, c'était la voix triste et saccadée d'un chatuant perché sur une tourelle voisine.

Lorsque le moine referma le guichet, un sourire diabolique effleurait ses lèvres minces et pâles.

Il poussa le verrou de la porte, écouta encore, et un rire guttural contracta sa hideuse figure.

Il s'approcha de son lit en murmurant une phrase intelligible, puis d'un tour de main il abaissa son capuchon et enleva la fausse barbe qui masquait la moitié de son visage.

En voyant ses dents pointues comme celles d'un loup, qu'un rictus sinistre découvrait à demi, son nez crochu et effilé comme une lame de couteau, on eût reconnu tout d'abord le petit Juif qui, la nuit précédente, soignait avec tant d'empressement le seigneur Rodolphe de Villaz.

Une joie féroce illuminait ses traits : il paraissait déjà savourer le bonheur que lui préparait une vengeance longtemps méditée.

En sortant de sa cabane cachée au fond des bois, le Juif ne s'était pas directement rendu au château de Romont. Il y serait arrivé de jour et ses plans auraient pu être dérangés. Il avait découvert dans les rochers qui encaissent la Glâne une espèce de caverne dont l'accès difficile était une garantie de sécurité. Pour y parvenir, il s'attachait à une corde roulée autour d'un arbre, et se laissait glisser le long d'une paroi presque perpendiculaire. C'est dans cette cavité profonde et divisée en plusieurs compartiments qu'il déposait le fruit de ses vols et de ses rapines.

Deux heures après avoir quitté Rodolphe, il pénétrait donc dans cette retraite, où il déjeuna, car il y avait là des corbeilles de viande fumée et des outres pleines de vin.

Des vêtements de toutes formes et de toutes cou-

leurs, les uns neufs, les autres déchirés et tachés de sang, étaient entassés pêle-mêle et formaient une garde-robe variée.

Il les avait étalés devant lui.

Et après quelques secondes de réflexion, il avait choisi l'accoutrement sous lequel nous l'avons vu pénétrer dans le château de Romont.

Sans se déshabiller, le Juif s'était étendu sur son lit. Il ne dormit cependant pas, ses paupières restèrent grand'ouvertes.

Le chat-huant redoublait ses cris de mauvaise augure. Il pouvait être dix heures.

(A suivre.)

Recette de ménage. — Quelques cuisinières laissent souvent trainer au fond d'un plat certains restes qui doivent être jetés au bout de deux ou trois jours, surtout dans la saison chaude, tandis que si l'on s'y prend à temps, ils peuvent être très avantageusement utilisés; tels sont, par exemple, les restes de viande ou de volailles cuites. On les hache avec une quantité suffisante de lard, en y ajoutant sel, poivre et un peu d'oignon; on fait cuire des pommes de terre, qu'on pèle et qu'on passe dans la passoire avec le pilon à purée de manière à en avoir un volume égal à celui de la viande; on mêle le tout et on ajoute un, deux ou trois œufs entiers (blanc et jaune), suivant la quantité de la farce. Avec le mélange, on façonne des *boulettes* de la grosseur d'un petit œuf, qu'on aplatit en leur donnant une forme régulière; puis on les roule dans la farine ou dans la mie de pain bien émiettée, et on les fait frire à grande friture, après quoi on les sert, soit seules, soit avec une sauce tomate ou autre. Ces boulettes gonflent un peu et sont légères.

Boutades.

Madame entre dans sa cuisine et, d'un air indigné :

— Comment, Louise, vous vous êtes laissé servir un si mauvais morceau de bœuf, il est plein d'os !

— Ah ! madame, c'est vrai, mais aussi, j'ai bien dit au boucher : Si c'était pour moi, je ne le prendrais pas !

Un brave négociant vient de perdre sa femme, et il fait immédiatement appeler deux des médecins les plus en vogue dans la ville.

— Messieurs, leur dit-il, ma femme a toujours eu la crainte d'être enterrée vivante; je vous prie de bien vouloir l'examiner avec soin.

— Pardon, dit un des savants, quel était son médecin ?

— Le docteur X...

— Oh ! alors, vous pouvez être tranquille, elle est bien morte.

Le premier parapluie, en Angleterre, parut en 1777; on ne dit pas quand disparut le premier parapluie, mais on peut hardiment supposer que ce fut aussi en 1777.

Dialogue entre un commis et son patron :

— Vous avez demandé à me parler ? fait le patron.

— Oui, monsieur.

— De quoi s'agit-il ?

— Je viens soumettre à votre équité une réclamation à laquelle je ne doute pas que vous fassiez bon accueil.

— Et laquelle ?

— Je fais dans la maison la même besogne que François, et je gagne 30 francs de moins par mois. Est-ce juste ?

— Non, mon ami, vous avez raison.... Aussi je vais diminuer François de 30 francs !

Les affaires vont mal !

Un couliissier va chez Rothschild et raconte sa visite à un ami.

— Faut-il que les affaires aillent mal, lui dit-il. Je viens de chez Rothschild. Eux-mêmes sont atteints. En passant devant une porte entrebâillée, j'ai aperçu Mme de Rothschild et sa fille. Elles jouaient sur le même piano !

La veille de l'An, un monsieur entre chez une fruitière, et achète une demi-douzaine d'oranges. Quelques heures après, il revint furieux.

— Madame, vous m'avez trompé, impossible de manger vos oranges, elles sont exécrables !

— Eh ! monsieur, que voulez-vous que j'y fasse ? Je n'étais pas dedans.

— Si vous croyez que ça les aurait rendues meilleures !

Un avare a trouvé moyen de se rafraîchir sans bourse délier. Lorsqu'il est sur la place de St-François avec une de ses connaissances, il ne manque jamais de dire :

— Entrons-nous au café, prendre quelque chose ?

— On entre, on s'assied, on trinque avec le petit blanc, puis, au moment de partir, notre avare appelle le garçon, et tire un billet de banque de son portefeuille. Son compagnon s'empresse alors de jeter une pièce blanche sur la table, et l'autre de rengainer tranquillement son billet en disant :

— Puisque vous avez de la monnaie, je n'insiste pas.

On nous annonce pour demain, au Casino-Théâtre, une grande soirée donnée par trois sociétés de notre ville qui n'ont plus à faire leurs preuves. Le programme, très varié, se compose de déclamations et d'un vaudeville, *Le Misanthrope et l'Auvergnat*, interprétés par le **Club typographique** : d'un ballet, *Matelotte anglaise*, réglé par M. Gerber, et d'exercices gymnastiques exécutés par les **Amis gymnastes**. Enfin, dans les intermèdes, le **Corps de Musique de la Ville** jouera les plus jolis morceaux de son répertoire. — Rideau, à 7 ½ heures. — Les billets sont en vente chez MM. Tarin et Dubois.

L. MONNET.